

YAËL NEEMAN

Nous étions l'avenir

récit traduit de l'hébreu par Rosette Azoulay
avec la collaboration de Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

Notre histoire, nous nous la racontions tout le temps. Compulsivement. Nous la connaissions par cœur. Parfois, fatigués avant même d’avoir commencé, nous en parlions pendant des heures. Nous nous écoutions attentivement, car chaque soir le récit se renouvelait, de nouveaux détails nous étaient révélés, des années après notre départ.

Par exemple, nous ne savions pas qu’une partie des enfants du groupe Oren, qui veut dire “pin” – ils étaient de cinq ans nos aînés – avait travaillé avec les vachers et vécu dans l’enclave du village hongrois de notre kibboutz* (*meshek*). Nous ne savions pas que le mot “Lopès” (bête de cheval) était utilisé pour dire “bonjour” et “bonsoir”. Nous ne savions pas qu’Itai du groupe Oren avait parcouru sans problème nos collines à dos de jument, alors qu’il n’avait que six ans.

Ces récits ne se transmettaient qu’oralement, contrairement aux règlements qui, eux, étaient écrits. Ils filtraient à travers les dispositifs d’arrosage de la pelouse autour de la salle à manger par les fentes de notre forteresse des Croisés, les rainures des beaux trottoirs de pierre étroits. Nous racontions

* Voir glossaire.

nos histoires les yeux brillants. Nous disions : C'est incroyable, on abattait sous nos yeux les vaches sur la *rampe*, on tordait le cou aux poulets comme rien, mais nous en parlions comme de nos belles années.

Et c'étaient vraiment de belles années baignées d'or. Parce que nous vivions dans la température glaciale et brûlante d'un soleil éternel. Nous étions tendus par la curiosité devant chaque jour nouveau, en éveil du matin au soir. Nous courions, sautions, les mains poisseuses de la résine des pins et du lait des figuiers. Si proches les uns des autres jour et nuit, nous ne savions pourtant rien de nous.

Par les nuits de lune rousse, nous racontions déjà, dans la maison d'enfants. Nous racontions jour et nuit, pour dormir, pour ne pas dormir, assis dans le couloir devant les chambres ou sur les lits, en exagérant les vacances en ville avec nos familles biologiques (père, mère, et frères. Pendant toute une semaine, nous étions une famille de la ville, vêtus des vêtements de voyage et de fête qui servaient à tous les enfants allant en ville). En revenant de l'appartement que le kibboutz possédait rue Shenkin à Tel-Aviv, nous parlions du cirque Médrano où chacun de nous allait. Mais ce soir-là, la représentation à laquelle nous avions assisté avec notre famille biologique avait été exceptionnelle, les lions s'étaient échappés de leur cage, des acrobates étaient tombés de leur trapèze, c'est ce que nous disions. Nous nous racontions des histoires qui n'avaient aucun rapport avec la réalité.

Après notre départ du kibboutz, nous avons parfois essayé de raconter notre histoire aux gens de la ville. Nous ne parvenions à en faire passer ni la saveur ni la tonalité. Notre voix discordante, comme la flûte à bec de notre enfance, sonnait faux. Nous

abandonnions au milieu du récit, nos mots tombaient à plat entre nous et ceux de la ville, comme les yeux de nos mères baissés sur leur tricot, silencieuses pendant que les hommes débattaient à la réunion du kibboutz, la *siha*.

Nous parlions au pluriel. C'est ainsi que nous sommes nés et avons grandi depuis l'hôpital, et une fois pour toutes. Notre horizon était étrange et distordu.

À notre sortie de la maternité, on n'essayait pas de nous différencier. Au contraire, on nous collait, on nous soudait ensemble.

Mais cette soudure n'était pas l'essentiel, même si parfois elle semble l'être quand les gens évoquent leur enfance au kibboutz. Elle n'était que la conséquence d'une expérience de vie socialiste. (La décision de faire dormir les enfants ensemble fut prise en 1918 et appliquée dans tous les kibboutzim, sauf les plus anciens. Degania 1, Degania 2 et Ein Harod s'y opposèrent et on leur accorda la dérogation. Ils étaient là bien avant les règlements.)

L'intention n'était pas tant de souder que de séparer, de soustraire les enfants à la lourde emprise des parents, à leurs caresses, aux désirs qu'ils imposeraient à leurs enfants avec le lait de la mère et les ambitions du père. Séparer et protéger les enfants de la nature bourgeoise de la famille. On détruirait les fondements du vieux monde, et tel le phénix, un monde nouveau, juste et égalitaire, naîtrait de ses cendres. Telle était l'intention avouée, l'espoir d'un enfant nouveau, qui s'épanouirait en un homme nouveau. La nostalgie exprimée par une partie des enfants pour une famille qu'ils n'avaient pas était abstraite, comme la nostalgie des Juifs de la diaspora pour Jérusalem, par exemple.

J'étais en CE1 quand j'ai vu pour la première fois un adulte en pyjama. Mon père s'était endormi pendant le tour de garde de l'après-midi. Nous allions tous les jours les voir dans leur appartement, de cinq heures et demie à sept heures vingt, la visite durait une heure et cinquante minutes (et ce, jusqu'en classe de cinquième où on nous a expédiés à l'institut d'Evron). Ce jour-là, j'étais entrée chez eux à cinq heures et demie, sans frapper (on ne frappait jamais, nos portes étaient ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il n'y avait rien à cacher, les maisons étaient propriété commune, et non propriété bourgeoise à protéger et à verrouiller). Mon père dormait dans son lit en pyjama. Frappée de stupeur, je m'étais précipitée dehors en criant que mon papa était mort. Il est mort. Quelqu'un m'a vue sur le trottoir et, effrayé, est venu vérifier. Zvi N. n'est pas mort, Zvi dort. C'est donc à cela que ressemblent les adultes qui dorment : ils portent un pyjama géant, ils sont allongés en silence sur leur lit, sous une couverture en piqué, le visage face au mur et ils nous tournent le dos.

Notre histoire ne se composait en apparence que de faits. Ces faits formaient un système qui ne convenait ni aux enfants ni aux adultes. Nos parents vivaient aux marges du système, nous vivions au-dessous, personne ne vivait en son cœur. Le système n'était pas destiné à la vie réelle d'êtres humains mais à concrétiser leurs aspirations et leurs rêves. Pourtant nos parents et nous tentions de toutes nos forces de le vivre, car telle était l'expérience. Il était impossible de vivre conformément à notre système. Nous le craignons, nous savions que nous n'y arriverions jamais. Nous le servions jour et nuit, les anciens (nos parents) durant les centaines de jours de congé

accumulés, le fruit d'un travail incessant, et nous, dans les champs, dans la salle à manger, dans la maison des enfants. Partout.

Nous ne savions rien de la vie des adultes, ni de leurs jours ni de leurs nuits. Ils s'activaient sur une planète séparée de la nôtre.

Nous nous mouvions les uns face aux autres comme le vendredi soir dans la salle à manger, quand les deux files de danseurs de farandole se rapprochaient et s'éloignaient à pas comptés. Nous appartenions à des groupes aux noms fleuris : Narkiss, Narcisse ; Kalanit, Anémone ; Khatzav, Bleuets ; eux portaient les noms de leurs noyaux, le *gar'in* de leurs principes : Premier Mai, Staline, Nir¹, Ouvriers. Nous avions de délicieux prénoms, frais comme la pluie et la rosée : Yaël, Chamois ; Mikhal, Ruisseau ; Tamar, Palmier ; Ronan, Heureux ; eux des prénoms hongrois fraîchement hébraïsés : Manfredi était devenu Zvi, Maggi, Noémie et Mlazi, Yitzhak. Nous habitons des univers parallèles, nous dans la société des enfants, nos parents dans celle des adultes.

Nous avançons en blocs, comme des bandes d'oiseaux migrateurs, des troupeaux de zèbres, mais toujours en deux grands groupes. Nous les enfants, nous allions tous ensemble au rendez-vous quotidien de cinq heures et demie, nous nous accompagnions les uns et les autres chez nos parents biologiques, puis l'heure cinquante minutes écoulées, à sept heures vingt, nous revenions ensemble par les mêmes sentiers, accompagnés de nos parents, à la maison des enfants.

Nous dînions dans la maison des enfants. Eux, dans la salle à manger commune.

Juste après notre naissance, on nous avait transférés directement de l'hôpital à la crèche et confiés

à l'éducatrice, la *metapelet*, qui attendait les mères. Celles-ci venaient nous allaiter ensemble, toujours aux mêmes heures, assises en rang, l'une à côté de l'autre. Cette synchronisation avait pour but de s'assurer qu'aucun enfant ne soit nourri plus qu'un autre. Ni plus ni moins. Pour le coucher aussi, les parents arrivaient en bande pour le quart d'heure autorisé. Tous ne venaient pas, car l'heure du coucher était la même dans toutes les maisons d'enfants, et les parents étaient parfois occupés à bâtir le kibboutz ou faisaient partie de comités. Nous, les enfants de la fête, nous dansions devant eux avec des gerbes de blé pour la nouvelle année, nous jouions *Had Gadia*² pour la Pâque et nous passions entre les longues tables pour monter en scène. Nous nous rencontrions à des moments précis, en une chorégraphie parfaitement réglée que nous exécutions sans savoir qu'elle suivait les instructions des livrets de fêtes que recevaient tous les kibboutzim du mouvement sioniste de l'HaChomer Hatzäïr, que le comité des fêtes de chaque kibboutz adaptait à son usage propre. Nous faisons momentanément irruption dans leurs soirées à des moments convenus et précis, et en sortions avec "tambourins et danses, coursiers et cavaliers", sur les pas de danse que la poétesse Nira Neeman avait adaptés pour nous (les enfants de tous les kibboutzim faisaient de même et, d'après la légende de l'HaChomer Hatzäïr, exactement au même moment). Nous évoluons devant eux sur les pelouses aux fêtes de fin d'année et du kibboutz en chantant "*Nous bâtissons un beau kibboutz à nul autre pareil, à nul autre pareil*".

Les adultes chantaient aussi. Ils chantaient en chœur, à plusieurs voix, ils dansaient les danses

hassidiques que l'on dansait dans tous les kibboutzim de l'HaChomer Hatzair à l'occasion des mariages sans rabbin (les couples se mariaient officiellement au rabbinat de Nahariya et revenaient faire la fête au kibboutz pour que le rabbin n'y mette pas les pieds et que leur religion ne contamine pas la nôtre).

Quatre couples se marient. Les adultes dansent, nous formons une haie, des couples d'enfants choisis tiennent des branchages figurant un portail, et nous chantons Kadya Molodovsky, cette femme de la ville dont les chants accompagnaient notre vie comme une mélodie :

Ouvrez la porte, Ouvrez-la grand pour que passe la chaîne d'or, père, mère, frère, sœur ; Le marié et la mariée en carrosse léger.

Nous chantions, nous dansions, nous jouions de la flûte, de la mandoline, des cymbales et, le programme musical achevé, chacun gagnait à sa place. La pelouse se vidait, la porte de la salle à manger se fermait et nous retournions dans notre petit monde, celui du groupe Narcisse, avec ses petites toilettes, ses petits lits, ses petites tables, dans la société des enfants, entre Anémone et Bleuet. Nous étions heureux.

La nuit, nous rêvions des héros d'Erich Kästner dont l'éducatrice nous lisait les histoires de neuf heures à neuf heures vingt, assise dans le couloir, alors que nous étions au lit d'où nous ne pouvions qu'entendre sa voix. Quant à Noriko San, l'héroïne japonaise de notre enfance, elle avait tout juste notre âge.

Parfois, nos rêves étaient troublés. Les histoires effrayantes qu'on nous racontait planaient au-dessus



Les Narcisse en excursion : Yaël est la petite au chapeau.

de nous comme un nuage noir. L'éducatrice nous souhaitait bonne nuit et s'en allait. Elle fermait la porte derrière elle, et nous ne dormions pas. Terrifiés. Comme si l'épingle ornée de la fleur du sang des Maccabées³ – celle que nous aimions de toute notre âme, que nous portions les jours de fête, piquée sur notre chemise blanche – la transperçait et s'enfonçait dans notre chair. Nous attendions le jour pour aller courir dehors. Nous avons le droit de faire l'école buissonnière, comme dans les pays civilisés où on ne punit pas les prisonniers en fuite, car il est dans la nature de l'homme de fuir ses geôles et d'être libre. Pendant les heures de classe, nous transformions des planches en radeaux pour flotter sur le réservoir d'eau. Parfois, nous nous levions la nuit pour bavarder ou jouer devant nos chambres. Nous ne pouvions pas dormir. Une fois, nous avons fait du feu dans notre salle à manger, puis nous sommes retournés nous coucher. La nuit, il n'y avait pas d'adultes dans notre monde.